Document généré le 5 juin 2025 00:24

Revue d'histoire de l'Amérique française

NELSON (Wolfred), *Wolfred Nelson et son Temps*.— Montréal, Éditions du Flambeau, 1946. 218 p.

Gérard Filteau

Volume 1, numéro 1, juin 1947

URI : https://id.erudit.org/iderudit/801359ar
DOI : https://doi.org/10.7202/801359ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Filteau, G. (1947). Compte rendu de [NELSON (Wolfred), *Wolfred Nelson et son Temps*.— Montréal, Éditions du Flambeau, 1946. 218 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *1*(1), 135–137. https://doi.org/10.7202/801359ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1947

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NELSON (*Wolfred*), *Wolfred Nelson et son Temps.*— Montréal, Éditions du Flambeau, 1946. 218 p.

Jusqu'ici, nous n'avions à propos de cet homme si sympathique et si intéressant qu'une courte et sommaire biographie par L.-O. David. A cause de l'importance de son rôle en 1837, Nelson méritait mieux. C'est cette lacune qu'a voulu combler son petit-fils et homonyme en nous donnant *Wolfred Nelson et son Temps.*

Pour traiter son sujet, l'auteur avait le choix entre la biographie de caractère traditionnel et l'œuvre de vulgarisation historique de forme plus libre. Il a opté pour cette dernière formule et le profane ne lui en fera pas un grief.

Si l'historien en est à ses débuts, l'écrivain a déjà du métier. Une couple de romans lui ont permis de se faire la main. Il a le sens du pittoresque, du dramatique. Dès les premières pages, il a l'art de nous camper un personnage pittoresque faisant son entrée en « coup de vent, le toupet en bataille, l'œil lançant des éclairs », poussant le courage jusqu'à affronter le gouverneur Dalhousie et le forcer à rentrer dans le domaine de ses attributions protocolaires. Les chapitres suivants sont de la même venue. Dans une suite de tableaux ramassés, l'auteur nous représente successivement son héros, député de Sorel, chef de la résistance en 1837, exilé aux Bermudes, faisant de nouveau une rentrée en Chambre, puis se dressant contre son ancien chef et ami, Papineau, acceptant avec courage pour lui-même et les autres chefs du mouvement la responsabilité des événements de 1837, premier maire de Montréal élu par le suffrage populaire, maire progressif, aux vues hardies, toute sa vie ami sincère des Canadiens français, démontrant par son attitude, lui, anglais et protestant, la valeur de leur cause en même temps que la rectitude de sa pensée et la noblesse de ses sentiments.

Le lecteur ordinaire, le profane, ne reprochera pas à M. Nelson de lui avoir évité une documentation aride, l'analyse et la discussion un peu fastidieuse de documents. Cependant, la formule adoptée par l'auteur présentait un écueil. Ordinairement, une œuvre de vulgarisation devrait être précédée d'une étude à fond du sujet à traiter. L'état des études sur Nelson en est-il rendu à ce point que sa vie puisse faire l'objet de vulgarisations? Les péripéties de la journée du 23 novembre 1837 et des jours suivants sont assez bien connues, tout comme les détails de la fuite de Nelson, son emprisonnement, son exil aux Bermudes, sa controverse avec Papineau, son stage à la Mairie de Montréal. Mais le reste de sa carrière demeure l'objet de bien des conjectures. Nous ne connaissons que peu de choses sur l'homme intime, ses origines familiales, ses rapports avec les familles apparentées à son épouse, l'évolution de ses idées, évolution qui devait transformer ce fils de loyaliste, qui avait débuté en *Tory*, en un partisan convaincu des Patriotes, même en un chef de l'aile extrémiste, pour le ramener plus tard au parfait loyalisme et, sur la fin de sa vie, en faire un précurseur de la participation canadienne aux guerres de l'Empire. Nous ne sommes guère fixés sur les motifs qui l'ont déterminé à la résistance armée, sur ses rapports avec Papineau dans ces jours mouvementés, sur son séjour aux États-Unis, son retour des Bermudes.

N'eût été la perte des archives familiales dans l'incendie de la résidence du docteur Walter Nelson, de Saint-Martin, l'auteur eût sans doute élucidé plusieurs de ces points. La tâche est désormais très difficile. C'est probablement cette considération qui l'a porté à adopter la formule suivie et à ne traiter que des phases principales et les mieux connues de la vie de son ancêtre. Les spécialistes en éprouveront peut-être du désappointement.

L'auteur a bien étudié les épisodes traités et les fouilleurs trouveraient difficilement des erreurs de détail, sauf peut-être le passage où (page 66) il fait mourir Charles-Ovide Perrault avant le début même de l'action de Saint-Denis, au lieu et place du patriote André Madeville, probablement. L'auteur peut en rejeter la faute sur Robert Christie qu'il cite à l'appui.

Nous ne ferons de réserves que sur la partie du livre qui traite de la fameuse querelle Papineau-Nelson. Dans sa piété filiale, l'auteur a fait sienne la thèse de son aïeul. Le lecteur qui a parcouru le *Papineau* de Rumilly, par exemple, ne manquera pas de demeurer très perplexe à propos de ces deux récits absolument contradictoires. Il a cru bon de reproduire un passage du véhément discours de 1847, dénonçant Papineau. La gloire de Nelson n'y gagnera pas. Les documents contemporains qui nous ont été révélés depuis, le *Journal* de Girod, la correspondance du curé Demers, des déclarations de Nelson lui-même, infirment les accusations contenues dans cet extrait, si toutefois elles ne les détruisent pas.

Quant à la fameuse controverse elle-même à propos du départ de Papineau de Saint-Denis, bien malin qui pourrait la solutionner hors de tout doute. Cependant, depuis Garneau et Christie, la plupart des historiens impartiaux ont accepté les témoignages disculpant Papineau de tout blâme.

La version de Dessaulles présente des faits positifs que l'on peut difficilement supposer inventés de toutes pièces. D'ailleurs, Dessaulles accusé, relativement à cette affaire, par la *Minerve*, « d'athéisme, de parjure, et de provocation au parjure », intenta un procès célèbre à Duvernay et obtint cent louis de dommages-intérêts.

Nelson n'a jamais pu faire corroborer de façon absolue ses accusations. Les témoignages à l'appui de sa thèse démontrent seulement que leurs auteurs n'ont pas eu connaissance des faits rapportés par Dessaulles. Il ne s'en suit pas nécessairement qu'ils n'aient pas eu lieu, soit au cours de la matinée, soit au cours de la nuit précédente.

Il restera toujours quelques doutes cependant. La thèse de l'auteur peut être la vraie, mais elle nous semble trop faiblement étayée pour emporter notre adhésion.

Cette réserve faite, « *Wolfred Nelson et son Temps* « constitue une œuvre très intéressante. Bien qu'elle ne nous apprenne peu de nouveau, elle contribuera certainement à faire mieux connaître Nelson et l'époque où il vécut.

Gérard FILTEAU.